

«En route...»

Concours d'écriture 2020 de la Ville de Lancy

Recueil des textes primés







Concours d'écriture 2020

Textes primés, lauréats

Catégorie 2 (nés en 2008, 2009 et 2010)

1^{er} prix

• La vieille piste de la montagne par Montagnus (Andrej SEVERA)

Prix d'encouragement

• En route Aruna ! par Aruna (Micaela BARRIOS FLORES)

Catégorie 3 (nés en 2005, 2006 et 2007)

1^{er} prix

• Un trésor caché par *Nami 06* (Amandine BONVIN)

Catégorie 4 (nés en 2003 et 2004)

1er prix

• Partir pour vivre par Quelqu'un (Luna ZAHN)

Catégorie 5 (nés en 2002 et avant)

1er prix

• Moment suspendu par Il Pinturicchio (Samuele CAPOVILLA)

2^e prix

• (Dé)routes par *René Ravenala Riot* (Valerian TERRANEO)

3^e prix

• En route par *Cracoucasse* (Vincent CORTESI)

Montagnus, 2008

La vieille piste de la montagne

Les histoires d'il y a longtemps racontent surtout les exploits des familles royales et de leurs chevaliers. Mais en ces temps reculés, les routes étaient rares, et les voyages de ville en ville et de royaume en royaume étaient bien plus compliqués que de nos temps. Je vais vous raconter l'histoire d'un messager de cette époque.

Il était un fois un royaume, traversé de part et d'autre par une haute chaîne de montagnes. Ces montagnes étaient très hautes, et aucune route ne les traversait. Seule une ancienne piste, qui était utilisée autrefois pour les échanges entre les deux grandes villes du royaume: Cansal, la capitale, et Virylna. Elles étaient d'un côté et de l'autre des montagnes. Mais, lors d'une grande guerre contre l'empire de Vestil, le royaume perdit toutes ses terres de l'autre côté des montagnes, ainsi que Virylna. La piste fut alors abandonnée, et plus personne ne passa les hauts monts.

Bien plus tard, les gens de Virylna commencèrent à se souvenir de Cansal, dans le royaume derrière les montagnes, et la révolte commença contre l'empire de Vestil. Mais celui-ci était trop puissant, et la révolte fut étouffée par l'armée de Vestil. Mais encore vivait le souvenir de Cansal. Les grands chefs de la révolte décidèrent qu'il était temps de reprendre la vieille piste de la montagne, et appeler Cansal à l'aide pour délivrer Virylna.

Un messager se mit alors en route pour la vieille piste. Virylna était tout contre les contreforts des monts, mais l'antique piste était introuvable. Après des jours de recherche, le messager trouva un haut mur de pierre, sans aucune porte ni moyen de le traverser. L'empire de Vestil avait construit ce mur pour bloquer la vieille piste, qui était l'unique passage à travers les montagnes. Il était impossible de le contourner: des falaises environnaient le mur de tout côtés, et il était très épais. Alors, le messager vit un énorme rocher sur un falaise voisine. Il ne tenait pas très bien sur le sol, et pouvait tomber à tout moment, ce qui détruirait le mur. Il prit

Montagnus

alors une grosse pierre, et la lança sur le rocher. Celui-ci se mit à vaciller. Le messager y jeta une autre pierre. Le rocher roula alors sur le le rebord de la falaise, et tomba. Cela fit un énorme vacarme, et le mur tomba en morceaux.

Le messager escalada les décombres, et il vit l'ancienne piste de la montagne, qui passait par de nombreux cols pour rejoindre Cansal. Sa première partie montait abruptement les falaises des hauts monts. Elle était constellée d'éboulis, et rendue presque impraticable par le temps. Mais le messager connaissait les montagnes, et s'engagea sur la piste. Au début, la piste n'était pas très encombrée, et il la passa rapidement. Mais après, des éboulis commençaient à bloquer la piste, et le passage devint ardu. Au bout d'un moment, il était impossible de continuer, et le messager fut contraint d'escalader la montagne. Il n'avait aucun matériel d'escalade sur lui, et passa du temps à confectionner une corde ave les plantes qui poussaient autour de la piste. Il fabriqua aussi des crochets en taillant les pierres qui se trouvaient là. Cela lui prit toute la nuit. Puis il commença à grimper.

La falaise était lisse, et l'escalade difficile et dangereuse. Plusieurs fois il failli tomber. Mais la nuit tombait à nouveau, et il dût s'arrêter pour dormir. Il trouva une crevasse dans la roche et s'y glissa pour la nuit. Le lendemain, il continua à grimper. Alors que le soir tombait à nouveau, il atteignit enfin le sommet des montagnes. Il vit la piste qui passait plus loin, et elle était à nouveau praticable. Mais alors qu'il la rejoignait, la neige se mit à tomber, et un vent très fort se leva, et le messager perdit la piste de vue. Le blizzard était si fort qu'il était impossible de voir plus loin que 30 centimètres. Comme il ne pouvait pas continuer, le messager se mit contre une une falaise dans la direction opposée au vent, et attendit. La neige tomba longtemps. La nuit tomba peut-être, mais cela ne faisait aucune différence avec le jour, à cause des sombres nuages qui faisaient tomber toute cette neige. Après de nombreuses heures, la neige tombait encore.

Pendant ce temps, à Virylna, un des soldats de Vestil découvrait le mur en morceaux. Il se dépêcha de rapporter la nouvelle à la ville, et l'armée de Vestil se mit en route, afin d'arrêter qui que ce soit

Montagnus

qui ait emprunté la piste.

En haut des sommets, la neige tombait encore, bien qu'elle se soit atténuée. Il était à nouveau possible de voyager, et le messager se mit en route. Il essaya de se diriger vers la direction qu'il pensait être celle de la piste, mais ne la trouva pas. Il fut contraint à continuer dans les parties inexplorées des montagnes, vers le sud, la direction de Cansal. Mais dans ces contrées, il était difficile de voyager, et il marcha une longue journée sans avoir fait beaucoup de chemin.

Pendant ce temps, l'armée de Vestil arrivait là où le messager avait commencé à escalader la montagne. Les soldats entassèrent de la poudre à canon sous les éboulis et les firent exploser. Ainsi, ils eurent une longueur d'avance sur le messager.

Celui-ci continuait à passer entre des monts sans nom, quand il retrouva la piste. Alors il put continuer bien plus vite. Après quelques heures de marche, il atteignit enfin le col de Carnel, qui passait entre le grand sommet du Dénin, et le sommet voisin du Petit Dénin. Celui-ci marquait le début de la descente vers Cansal, et aussi la frontière de Vestil. Le messager s'en réjouit. Il allait bientôt atteindre Velin, une ville au proche des montagnes, au nord de Cansal. Il entama la descente. Après encore une journée de marche, il atteint Velin.

L'armée de Vestil passait alors le col de Carnel, et descendait en trombe vers Velin. L'armée de celle-ci avait été avertie, et elle se mit en marche. Ce fut une grande bataille, et il y eut beacoup de pertes dans les deux camps. Mais à la fin, l'armée de Velin fut victorieuse.

Le messager se mit alors en marche vers Cansal. Quelques jours plus tard, il atteignit les grandes portes. Il alla au palais et fit passer l'appel à l'aide de Virylna, et un conseil se tint à Cansal. Il y eu beacoup d'objections, car cela faisait longtemps que Virylna avait été prise, et il y avait la crainte de perdre encore plus de terres. Mais finalement il fut décidé de déclarer la guerre à Vestil, afin de récupérer Virylna.

En route Aruna!

de m'appelle Aruna, je suis née à Madriden mai 2009. Mon pière et ma mère sont d'origine bolivienne. Jai une soeur qui a trois ans deplus que moi . Lorsque j'étais encore toute petite, mon pière est rentré en Bolivie pour travailles Quelques temps plus tard, ma soeur a rejoint mon père. Ma mamar a vendu la maison et nous rommes allées vivle, ma mère et moi avec mes tantes, les soeurs de ma mère, ailleurs à Madrid. Ma mère travaillait beaucoup et je la voyais peu. Pendant cette période, j'avais envie de connaître ma soeur. Je ne m'en sourenais pas, je voulais connaître ses goûts, savoir qui elle est. Mon père aussi voulait me connaître mieux. Je les ai donc rejoint en Dolivie. Ma mère est d'abord restée en Espagne, puis elle m'a fait revenir pour des raisons en lien avec mes papiers d'identités. Nouz sommes ensuite retournées ensemble en Bolivie. Une année plus tard, suite à une discussion entre mes parents, ma mère est partie à Genève pour gagner plus d'argent. Je suis restée avec mon père et ma soeur et je suis allée à l'école en Bolivie.

J'ai rencontré la famille de mon pière, deux cousines et un cousin. L'à-bas je vivais près de la maison de mon cousin du côte de ma mère. Nous arrions le même âge et nous avons vécu ensemble quelque temps. À près, ma roeur et moi avons voyagé avec mon père et nous sommes allés habiter dons sa famille, dans la maison de ma grand-mère. Nous avons donc changé d'école dà-bas on est resté un an je pense, ce qui fait deux ans en tout en Bolivie. En Bolivie j'étais à l'aire à l'école car j'avais déjà été à l'école en Espagne et les professeurs disaient qu'on était plus avancées. C'était facile et les enseignantes nous félicitaient et nous aimaient beaucoup, ma soeur et má. Avec ma soeur et une cousine, nous avons fait du ballet. Nous étions très occupées. Nous avions aussi un chien pour garder la maison. Puis, ma mère a parlé à mon père et ma soeur et moi sommes retournées en Espagne. On a recommencé l'école à Madrid. Cétait un peu plus difficile. Il nous manquoit des matières comme l'anglais. Nous vivions chez ma grand-mère maternelle avec nos tantes. Ma mère travaillait à

Genève. A près quelque temps nous avons pu la rejoindre et c'est comme ça que nous sommes arrivées a Genève. A Genève, c'était difficile car on ne savait pas le français. Ma mère habitait dans un studio près de l'école et nous avons habité avec elle dans ce studio. Pour apprendre le français plus facilement, nous sommes allées en classe d'accueil. Ma soeur y arrivait mieux que ma mère et moi. Pour nous c'est plus difficile d'apprendre. La danse d'accueil m'a aidée mais l'écriture restait difficile. Je sus restée deux ars avec la même maîtresse. Les élèves étaient gentils. Ensuite, il y a eu une nouvelle moîtresse et d'autres élèves et même si tout le monde était gentil, c'était difficile de changer encore... Aujourd'hui, je n'ai plus besoinde danse découeil, jesuis en 8P dans une classe avec des enfants qui parlent tous bien le français. Je me sens plutot bien, même si j'ai encore des difficultés en français. L'année prochaine, j'espère être plus à l'aise pour pouvoir rentrer au cycle et avoir du plaisir a étudier et à me faire des amis. Mainterant que nous avons un permis nous espérons aussi pouvoir trouver un appartement plus grand. Aruna, née en 2009

2

Un trésor caché

Bonjour je m'appelle Lillie et j'ai treize ans.

Il y a deux ans, j'ai emmenagé dans une vieille maison à Lancy.

Avec ma voisine, Elise, qui a septante ans, nous sommes très amies et je vais vous raconter comment notre amitié a débuté.

Tout a commencé une chaude journée de juin quand j'étais dans le grenier.

Alors que je marchais sur le plancher je trébuchai sur quelque chose.

En me penchant pour y voir de plus près, je découvris qu'il s'agissait d'une des lattes du plancher qui se soulevait.

Piquée par la curiosité, je soulevai la planche.

Sous la planche se trouvait une boite en carton avec écrit dessus :

« Pour Elisabeth ».

Je sortis la boîte du trou et l'ouvris. À l'intérieur se trouvait une lettre que je lus :

« Chère Elisabeth,

Comment te portes-tu?

J'éspère que tout va pour le mieux et que tu trouveras cette lettre.

Je t'écris car je sais que je n'en ai plus pour très longtemps.

Pour toi, mon amour, j'ai décidé de te laisser mon plus grand trésor.

Comme je sais que tu aimes mes chasses au trésor, ce sera à toi de résoudre ma dernière énigme.

Je te souhaite tout le bonheur,

Ton dévoué Luca ».

Après avoir lu la lettre et versé quelques larmes, je remarquai qu'il restait une photo en noir et blanc et une petite clef dans la boîte.

Sur la photo je pouvai voir un arbre et quelques nains de jardin.

Je reconnus tout de suite le saule pleureur du jardin.

Étonnée, je commencais à me demander qui étaient ces mystèrieux Luca et Elisabeth.

Après quelques instants d'hésitation, je décidai de résoudre l'énigme de cet étrange Luca et me rendis dans le jardin.

Une fois là-bas, je commençai par chercher un indice car en deux ans que je passais sous ce saule, je n'avais rien remarqué.

Après quelques heures de vaines recherches, je décidai de faire une pause.

Soudain je vis le haut de la tête de ma voisine qui depassait de la haie.

Je m'approchai alors de la haie pour la saluer, nous échangeâmes quelques politesses et elle partit.

Je me retournai pour rentrer chez moi, quand soudain, je remarquai que j'avais oublié mon téléphone au pied de l'arbre.

En m'approchant pour le récupérer je glissai sur quelque chose.

Cette fois il s'agissait d'une petite plaque métallique intitulée :

« À nos souvenirs ».

J'essayai d'extraire la plaque mais n'y parvins pas.

J'allai alors chercher une pelle pour la déterrer, commençai à creuser et au bout de quelques minutes, je réussis à la sortir de terre.

Je dépoussierai la plaque et vis qu'il y avait quelque chose d'écrit au verso :

« la queue de la chouette indique toujours le chemin ».

Ne sachant pas par où commencer à chercher, je décidai de me rendre chez ma voisine.

Etant donné qu'elle habitait là depuis très longtemps, je pensais qu'elle pourrait me donner quelques informations utiles.

Une fois chez elle je sonnai à la porte et elle m'ouvris.

Je lui dis alors de but en blanc:

« Bonjour madame sauriez-vous où je pourrais trouver une chouette ? »

Un peu surprise par ma question, elle répondit qu'il y avait, dans le parc d'à coté, un arbre près d'un banc.

Le matin, son ombre prenait la forme d'une chouette.

Je la remerciai et rentrai chez moi.

Une fois chez moi j'ai remarqué qu'il était déjà tard. J'ai attendu le l'endemain matin pour continuer mes recherches.

Le jour levé, je partis avec mon kit d'archéologie et je me rendis au parc qu'elle m'avait indiqué.

Une fois sur place je vis qu'il y avait trois arbres, heureusement, un seul était près d'un banc.

Quand je me rapprochai, je discernai effectivement une forme similaire à une chouette mais cette chouette n'avait pas de queue.

Dépitée je m'assis sur le banc.

Une heure plus tard je voulus partir et quand je me retournai je vis que l'ombre avait bougée.

En se mêlant avec l'ombre du banc, la chouette avait maintenant une queue.

Je bondis de joie avant de me dire qu'en fait, je ne savais pas quoi faire maintenant.

Je réfléchis un moment puis la réponse m'apparus comme une évidence :

Je devais suivre la queue de l'oiseau.

Celle-ci me mena à un autre arbre.

Sur cet arbre était gravé:

« L+E » avec une flèche qui pointait vers le bas, indiquant une croix à la base de l'arbre.

Je décidai de creuser à son pied.

Au bout d'un moment je touchai quelque chose de dur.

Je creusai encore un bout avant de pouvoir distinguer clairement une boîte.

Après gelques efforts, je réussis à la sortir de terre.

Je voulus l'ouvrir mais je remarquai qu'il fallait une clef.

Soudain, je me souvins que j'en avais trouvé une dans la première boîte.

Je me mis en route pour rentrer.

Quand j'arrivai chez moi, je courus dans ma chambre pour prendre la clef que j'avais trouvée la veille.

Je la fis tourner dans la serrure mais la boîte ne s'ouvrit pas.

À force de jouer avec la serrure je parvins finalement à la déverouiller.

J'entrouvris le couvercle et découvris un pendentif, une autre lettre et une nouvelle photo.

Le pendentif était un joli bijou en or gravé « E » qui m'était étrangement familier.

La lettre quant à elle disait :

« Ma très chère Elisabeth,

si tu es arrivée jusque-là, cela doit être parce que tu as trouvé ma précedente lettre.

Dans la boîte ci-jointe se trouvent mes plus grands trésors.

J'éspere qu'ils te conviendront.

Je t'embrasse,

Luca »

Honnêtement je trouvais que cette lettre, pour une derrnière, n'était pas très développée.

Je trouvais même qu'elle était moins émouvante que la première.

La photo quant à elle représentait un homme et une femme côte à côte qui souriaient devant la maison d'en face.

Bizarrement, la femme me rappellait quelqu'un que j'avais déja vu mais je ne sus pas dire qui.

Je pensais avoir résolu l'énigme de la chasse au trésor mais il me semblait toujours qu'il me manquait un élement car je ne savais toujours pas de qui il s'agissait. Pour finir je laissai tomber un moment, mais la réponse vint à moi quelques mois plus tard.

Alors que je rentrais chez moi après une rude journée d'école je croisai ma voisine devant chez elle.

Nous nous saluions quand je remarquai soudain un pendentif autour de son cou, le lui demandai :

« Dis Elise, saurais-tu d'où vient ton pendentif? »

Elle me répondit :

« C'est un bijou que mon mari m'avait offert. Un peu avant de mourir il m'a dit de toujours en prendre soin. Mais bon, je ne vais pas t'embêter avec mes vieilles histoires. »

Je lui répondis que cela ne me dérangeais pas et que j'aurais même aimé en savoir plus.

Elle m'invita alors à prendre le thé.

Une fois chez elle, je m'assis sur le canapé et elle me servit.

Plus tard dans l'après midi, je remarquai une photo sur le bord d'une table.

Je m'approchai de la photo et crus faire une crise cardiaque en reconnaissant les deux personnages sur la photo.

Je me levai du canapé et lui demandai si c'était elle.

Elle me répondit que oui et que la personne à coté d'elle était son mari.

Je lui demandai si son mari s'appellait Luca.

Etonnée, elle me dit que oui.

Je lui dis alors de patienter quelques minutes et j'allai chercher le trésor que j'avais trouvé il y a quelques mois.

Quand je revint, je lui tendis directement la boîte sans rien dire.

Elle la pris, l'ouvrit et se mit à pleurer.

Plus tard elle m'expliqua que son prénom était Elisabeth mais que tout le monde l'appellait Elise.

Je ne compris pas tout de suite pourquoi elle s'était mise à pleurer, car pour moi c'était juste un pendentif et une photo. Je réalisai plus tard que la valeur sentimentale d'un objet n'avait pas de prix.

Un trésor caché

Bonjour je m'appelle Lillie et j'ai treize ans.

Il y a deux ans, j'ai emmenagé dans une vieille maison à Lancy.

Avec ma voisine, Elise, qui a septante ans, nous sommes très amies et je vais vous raconter comment notre amitié a débuté.

Tout a commencé une chaude journée de juin quand j'étais dans le grenier.

Alors que je marchais sur le plancher je trébuchai sur quelque chose.

En me penchant pour y voir de plus près, je découvris qu'il s'agissait d'une des lattes du plancher qui se soulevait.

Piquée par la curiosité, je soulevai la planche.

Sous la planche se trouvait une boite en carton avec écrit dessus :

« Pour Elisabeth ».

Je sortis la boîte du trou et l'ouvris. À l'intérieur se trouvait une lettre que je lus :

« Chère Elisabeth,

Comment te portes-tu?

J'éspère que tout va pour le mieux et que tu trouveras cette lettre.

Je t'écris car je sais que je n'en ai plus pour très longtemps.

Pour toi, mon amour, j'ai décidé de te laisser mon plus grand trésor.

Comme je sais que tu aimes mes chasses au trésor, ce sera à toi de résoudre ma dernière énigme.

Je te souhaite tout le bonheur,

Ton dévoué Luca ».

Après avoir lu la lettre et versé quelques larmes, je remarquai qu'il restait une photo en noir et blanc et une petite clef dans la boîte.

Sur la photo je pouvai voir un arbre et quelques nains de jardin.

Je reconnus tout de suite le saule pleureur du jardin.

Étonnée, je commencais à me demander qui étaient ces mystèrieux Luca et Elisabeth.

Après quelques instants d'hésitation, je décidai de résoudre l'énigme de cet étrange Luca et me rendis dans le jardin.

Une fois là-bas, je commençai par chercher un indice car en deux ans que je passais sous ce saule, je n'avais rien remarqué.

Après quelques heures de vaines recherches, je décidai de faire une pause.

Soudain je vis le haut de la tête de ma voisine qui depassait de la haie.

Je m'approchai alors de la haie pour la saluer, nous échangeâmes quelques politesses et elle partit.

Je me retournai pour rentrer chez moi, quand soudain, je remarquai que j'avais oublié mon téléphone au pied de l'arbre.

En m'approchant pour le récupérer je glissai sur quelque chose.

Cette fois il s'agissait d'une petite plaque métallique intitulée :

« À nos souvenirs ».

J'essayai d'extraire la plaque mais n'y parvins pas.

J'allai alors chercher une pelle pour la déterrer, commençai à creuser et au bout de quelques minutes, je réussis à la sortir de terre.

Je dépoussierai la plaque et vis qu'il y avait quelque chose d'écrit au verso :

« la queue de la chouette indique toujours le chemin ».

Ne sachant pas par où commencer à chercher, je décidai de me rendre chez ma voisine.

Etant donné qu'elle habitait là depuis très longtemps, je pensais qu'elle pourrait me donner quelques informations utiles.

Une fois chez elle je sonnai à la porte et elle m'ouvris.

Je lui dis alors de but en blanc:

« Bonjour madame sauriez-vous où je pourrais trouver une chouette ? »

Un peu surprise par ma question, elle répondit qu'il y avait, dans le parc d'à coté, un arbre près d'un banc.

Le matin, son ombre prenait la forme d'une chouette.

Je la remerciai et rentrai chez moi.

Une fois chez moi j'ai remarqué qu'il était déjà tard. J'ai attendu le l'endemain matin pour continuer mes recherches.

Le jour levé, je partis avec mon kit d'archéologie et je me rendis au parc qu'elle m'avait indiqué.

Une fois sur place je vis qu'il y avait trois arbres, heureusement, un seul était près d'un banc.

Quand je me rapprochai, je discernai effectivement une forme similaire à une chouette mais cette chouette n'avait pas de queue.

Dépitée je m'assis sur le banc.

Une heure plus tard je voulus partir et quand je me retournai je vis que l'ombre avait bougée.

En se mêlant avec l'ombre du banc, la chouette avait maintenant une queue.

Je bondis de joie avant de me dire qu'en fait, je ne savais pas quoi faire maintenant.

Je réfléchis un moment puis la réponse m'apparus comme une évidence :

Je devais suivre la queue de l'oiseau.

Celle-ci me mena à un autre arbre.

Sur cet arbre était gravé:

« L+E » avec une flèche qui pointait vers le bas, indiquant une croix à la base de l'arbre.

Je décidai de creuser à son pied.

Au bout d'un moment je touchai quelque chose de dur.

Je creusai encore un bout avant de pouvoir distinguer clairement une boîte.

Après gelques efforts, je réussis à la sortir de terre.

Je voulus l'ouvrir mais je remarquai qu'il fallait une clef.

Soudain, je me souvins que j'en avais trouvé une dans la première boîte.

Je me mis en route pour rentrer.

Quand j'arrivai chez moi, je courus dans ma chambre pour prendre la clef que j'avais trouvée la veille.

Je la fis tourner dans la serrure mais la boîte ne s'ouvrit pas.

À force de jouer avec la serrure je parvins finalement à la déverouiller.

J'entrouvris le couvercle et découvris un pendentif, une autre lettre et une nouvelle photo.

Le pendentif était un joli bijou en or gravé « E » qui m'était étrangement familier.

La lettre quant à elle disait :

« Ma très chère Elisabeth,

si tu es arrivée jusque-là, cela doit être parce que tu as trouvé ma précedente lettre.

Dans la boîte ci-jointe se trouvent mes plus grands trésors.

J'éspere qu'ils te conviendront.

Je t'embrasse,

Luca »

Honnêtement je trouvais que cette lettre, pour une derrnière, n'était pas très développée.

Je trouvais même qu'elle était moins émouvante que la première.

La photo quant à elle représentait un homme et une femme côte à côte qui souriaient devant la maison d'en face.

Bizarrement, la femme me rappellait quelqu'un que j'avais déja vu mais je ne sus pas dire qui.

Je pensais avoir résolu l'énigme de la chasse au trésor mais il me semblait toujours qu'il me manquait un élement car je ne savais toujours pas de qui il s'agissait. Pour finir je laissai tomber un moment, mais la réponse vint à moi quelques mois plus tard.

Alors que je rentrais chez moi après une rude journée d'école je croisai ma voisine devant chez elle.

Nous nous saluions quand je remarquai soudain un pendentif autour de son cou, le lui demandai :

« Dis Elise, saurais-tu d'où vient ton pendentif? »

Elle me répondit :

« C'est un bijou que mon mari m'avait offert. Un peu avant de mourir il m'a dit de toujours en prendre soin. Mais bon, je ne vais pas t'embêter avec mes vieilles histoires. »

Je lui répondis que cela ne me dérangeais pas et que j'aurais même aimé en savoir plus.

Elle m'invita alors à prendre le thé.

Une fois chez elle, je m'assis sur le canapé et elle me servit.

Plus tard dans l'après midi, je remarquai une photo sur le bord d'une table.

Je m'approchai de la photo et crus faire une crise cardiaque en reconnaissant les deux personnages sur la photo.

Je me levai du canapé et lui demandai si c'était elle.

Elle me répondit que oui et que la personne à coté d'elle était son mari.

Je lui demandai si son mari s'appellait Luca.

Etonnée, elle me dit que oui.

Je lui dis alors de patienter quelques minutes et j'allai chercher le trésor que j'avais trouvé il y a quelques mois.

Quand je revint, je lui tendis directement la boîte sans rien dire.

Elle la pris, l'ouvrit et se mit à pleurer.

Plus tard elle m'expliqua que son prénom était Elisabeth mais que tout le monde l'appellait Elise.

Je ne compris pas tout de suite pourquoi elle s'était mise à pleurer, car pour moi c'était juste un pendentif et une photo. Je réalisai plus tard que la valeur sentimentale d'un objet n'avait pas de prix.

Quelqu'un Catégorie 4

Partir pour vivre

Il était tombé. Sans un bruit, sans un cri, dans un silence assourdissant, il était tombé. Et tout s'était effondré avec lui. Soudain, elle ne savait plus pourquoi elle se tenait là, debout, au milieu du fracas des combats qui faisaient rage partout autour d'elle. Quand il était devenu clair qu'il ne se relèverait pas, que c'était fini, qu'il était mort, elle s'était vue le soulever et avait tourné les talons, s'était éloignée. Elle était partie comme mécaniquement, sans une explication, sans un mot, sans une larme. Personne n'avait tenté de la retenir, peut-être que personne ne l'avait remarquée. Son ami dans les bras, ou ce qu'il en restait, elle avait parcouru des kilomètres, pendant des heures, comme pour mettre le plus de distance possible entre elle et la guerre.

Après un temps indéfini, elle s'était arrêtée dans une clairière déserte, à flanc de colline, l'avait déposé à terre et avait regardé autour d'elle. Le paysage était joli ; on ne se doutait pas qu'un conflit armé se déroulait quelques collines plus loin. Cet endroit paisible rendait l'idée même de conflit risible. Tout lui semblait flou. La seule certitude qui lui restait, c'était qu'elle devait, à cet ami qui avait été à ses côtés toute sa vie durant, un autre hommage que celui que l'usage de la guerre lui réservait. Pour elle, il n'était pas qu'un soldat de plus mort pour la mère Patrie. Il était un frère. Toute sa volonté et toute son énergie s'étaient mises au service de ce but comme si plus rien n'existait d'autre. Dans un état second, sans vraiment savoir comment, elle avait creusé une tombe, y avait déposé sa dépouille, l'avait ensevelie. En guise de stèle, elle avait posé sur la terre fraîchement retournée une pierre assez plate, qui brillait au soleil. Tandis qu'elle contemplait le résultat, un immense sentiment de vide l'envahit. Il était mort. Son ami de toujours, son ami d'enfance, celui avec lequel elle grimpait aux arbres, celui avec lequel elle s'était engagée dans l'armée, persuadée comme lui de défendre son peuple contre l'ennemi. Disparu, effacé, bientôt oublié : il ne serait plus jamais là. Et le pire peut-être, c'était que le monde refusait de s'arrêter, la guerre ne se taisait même pas pour commémorer un tel cataclysme.

Allongée dans l'herbe, à côté du carré de terre retournée sous lequel gisait son ami, elle observait sans le voir le ciel étoilé. Elle avait dû dormir quelques heures et les premières lueurs de l'aube diffusaient leur pâle lumière. Dans tout ce vide qui l'habitait désormais, depuis qu'elle avait pris conscience de la mort de son ami et de sa solitude, une seule question subsistait, flottant dans son esprit. Qu'allait-elle devenir ? Qu'allait-elle faire ? Où allait-elle aller ? L'idée lui vint soudain qu'elle pourrait rester là. Oui, c'était sans doute la solution la plus simple : rester là, dans ce joli paysage, si calme, et contempler le ciel pour l'éternité. Son chemin, après tout, avait toujours été parallèle à celui de son ami. Puisqu'il était mort, elle pouvait bien mourir aussi. Elle avait peu de famille, n'était promise à aucun grand destin. Elle ne manquerait pas à grand-monde, sa mort ne représenterait pas une grande perte. Et puis, ce serait si facile. Elle sentait déjà son esprit s'apaiser à cette idée, ses membres s'engourdissaient ; tout son être semblait vouloir attendre la délivrance. C'était si confortable.

Quelqu'un Catégorie 4

Pourtant, alors qu'elle rentrait de plus en plus en elle-même, un son la tira de sa torpeur. C'était simplement son cœur qui battait dans ses oreilles, comme pour lui rappeler qu'elle était en vie. Elle n'y prêtait jamais attention d'ordinaire, mais ce jour-là, le silence régnait et elle l'entendait. Cette pulsation sourde et régulière suffit là où la mort avait échoué : elle se mit à pleurer. Son ami était mort. Pas elle. Cette vérité acheva de la réveiller tout à fait. Personne ne la regretterait, peut-être ; mais elle avait tout à perdre. Elle ne savait toujours pas quoi faire, mais tant qu'elle était en vie, tout était possible. Elle trouverait. Deux choses étaient soudain certaines : elle allait vivre, et pour cela, quitter cet endroit où elle avait failli rester, et elle ne retournerait pas à la guerre. Le fracas des armes la dégoûtait à présent ; elle avait besoin de silence et de calme. Sans transition, sans même s'en rendre compte, elle avait compris qu'elle ne voulait plus infliger à d'autres la souffrance et la peine qu'elle avait vécues. La violence la révulsait. Elle prit alors une décision, sans doute une des plus importantes de sa vie. Elle voulait vivre et croire au bonheur sans culpabiliser, et elle voulait lutter contre la violence et la haine. Sa guerre à elle serait une guerre de non-violence et de paix. Cette décision prise, elle se sentit infiniment mieux. Bien sûr, cela ne réglait pas tout : elle ne savait toujours pas quoi faire et, surtout, rien ne ramènerait son ami à la vie. Mais elle pouvait à nouveau espérer.

Le soleil était haut dans le ciel lorsqu'elle parvint enfin à se lever. Elle se tourna une dernière fois vers la tombe qu'elle avait creusée la veille, ou peut-être dans une autre vie. Elle fit ses adieux à son ami, le cœur débordant de chagrin mais aussi de gratitude pour le chemin qu'ils avaient parcouru ensemble, pour tout ce qu'ils avaient traversé, partagé. Une page se tournait : tout avait changé. Elle ne savait pas où elle allait, mais elle partait. Elle cligna des yeux sans savoir si c'était la mort, la vie ou simplement la lumière du soleil qui la faisait pleurer, se détourna et, avec un dernier regard en arrière, elle se mit en route.

Vivante.

Moment suspendu

Il Pinturicchio (Catégorie 5)

Des dizaines de morts... Il le sait, il les a vus. Vêtu d'un imperméable jaune inapproprié pour cette période de l'année mais s'avérant utile en cette matinée pluvieuse, le jeune homme observe l'inévitable accident qui se profile. Sur la route, la cadence infernale des gouttes d'eau frappant les pare-brises empêche les conducteurs de suivre correctement la marque jaune du revêtement en béton. Qu'importe! Il sait qu'il ne peut plus rien y faire puisque la catastrophe qui va se passer a déjà eu lieu. Passé, présent et futur ne font plus qu'un. Pour autant, il y a trente-trois ans de cela, lorsque le tout premier Voyageur du Temps a choisi de couper les ponts avec...

On arrête tout. Trop sombre, trop de mystères. Trois pages au maximum, n'oublie pas... Pas de plagiat non plus! Et ne fais pas comme si tes talents d'orateur allaient te permettre de duper tout un auditoire. C'est sur papier qu'il faut convaincre, et maintenant! En route... En route... Peut-être devrais-je commencer par trouver un titre? Oui, trouver un titre puis construire mon récit tout autour, c'est d'une logique implacable... Bref... Quelque chose de philosophique comme « La route de la vie » ou plus terre à terre comme « Ma vie sur la route »? En rimes, peut-être... doute... voûte... goutte... soute... « En route, en soute », un récit d'aventure sur fond d'espionnage? Non, trop superficiel. « En route, en soute », le récit dramatique d'un clandestin en quête de liberté? Non, trop sinistre. En route... La route... ou « La Route », tout simplement. Un peu trop prétentieux, peut-être... ou bien trop sobre? Dur à dire. Et puis, quelle route? Pardon, quelle Route?

Inaugurée il y a plus de cinquante ans, la Route faisait depuis 1967 le bonheur des villageois et des touristes qui venaient de tout horizon. Large de six mètres, elle exhibait fièrement ses formes sur plusieurs kilomètres, hiver comme été. Ces derniers temps, il lui arrivait pourtant d'être quelque peu négligée, j'en voulais pour preuve ses tatouages jaunes de formes rectangulaires qui commençaient à montrer leur âge. De plus, des douleurs chroniques de dos au quotidien ne lui permettent plus de supporter aussi sereinement des voyageurs qui devenaient toujours plus pressés. Pour autant, la Route continuait à faire le pont entre...

Non, non et non! Quel pitre! Personnifier une route... Plus besoin d'un nez rouge pour faire le clown, un stylo suffit apparemment. Aucun risque de plagiat, cela dit. Allez, plus de temps à perdre! Chaque mot, chaque paragraphe doit avoir son importance, ne l'oublie pas. Et le syndrome de la page blanche? Baliverne! Mon problème se doit d'être l'abondance d'idées, pas l'inverse. Reprenons avec les titres. En route... Tiens! Voilà que le préambule d'une histoire me vient en tête. Un récit doux-amer de deux frères qui se retrouvent après plus de dix ans de séparation. Enfant, le plus jeune des deux a vu le plus grand, alors encore adolescent, fuir le domicile familial pour ne plus jamais y revenir. Venant à son tour de fêter ses seize ans, il décide de l'imiter en s'en allant discrètement à l'aube pour traverser la moitié du pays. Pour autant, leurs motivations diffèrent au plus haut point puisqu'il s'en va le rencontrer sur son lieu de travail avec l'espoir inavoué de le ramener auprès de leur mère. Et... Que peuvent-ils bien se dire?

- J'sais pas quoi t'dire. J't'ai quitté gamin et te voilà aujourd'hui, avec une tête de plus que moi, sur mon lieu de travail. Comment va m'man?
- Elle fait aller. Elle garde une photo de toi dans son sac, cette photo-là.

La main tremblante, le jeune homme sort de sa poche une photo vieille de quinze ans et la tend vers son grand frère, en veillant bien à ne jamais croiser son regard.

— Elle dit que t'as toujours été un grand rêveur, en quête de liberté et qu'elle aurait peut-être dû te laisser plus respirer. Ta chambre est restée intacte, une manière pour elle d'éviter d'avoir à faire son deuil. Certains soirs, elle s'enferme dedans pendant des heures et en ressort avec les yeux rouges.

Ne sachant que répondre, le plus âgé se contente de fixer sa photo. Puis il reprend.

- Elle sait que t'es là?
- Non! Bien-sûr que non...
- Comment tu m'as retrouvé?
- Un ami d'école a passé ses vacances dans le coin cet été. Quand la voiture de son père a eu une panne, ils sont venus dans ton garage et en te voyant, ils m'ont immédiatement reconnu. Une chose que l'on a en commun, j'imagine...

D'un sourire en coin réservé, l'adolescent croise par mégarde le regard de son grand frère... ou plutôt son regard... c'est selon.

— J'sais même plus comment on en est arrivé là. Après une énième dispute, j'imagine. Avec le temps, j'ai appris à contrôler mes coups de colère. J'aurais voulu aider m'man, te voir grandir, m'occuper de vous... En plein été! Voilà, ça me revient. C'est pas facile d'en parler. Sur le moment, je m'étais promis de ne jamais revenir et pour une histoire de fierté mal placée, je m'y suis tenu. C'était bien la première fois que je respectais une quelconque promesse... tu parles d'une première. Depuis, j'ai repris ma vie en main, je me suis marié. J'ai aussi un petit garçon, il fête ses deux ans aujourd'hui.

Sur le bureau, son portable vibre et laisse apparaître une photo de sa femme et son fils, couchés tous les deux dans un parc.

— C'est ma femme, elle va passer me prendre. Je pensais... ça me ferait... enfin ça nous ferait plaisir si tu venais pour la fête d'anniversaire de ce soir. On pourra un peu discuter, rattraper le temps perdu. Je pourrai aussi te présenter à ma famille et je te raccompagnerai le lendemain, avec l'accord de m'man bien-sûr.

À présent, leurs regards ne se quittent plus. Peinant à retenir ses larmes, le plus jeune voit ses yeux virer au rouge, ces mêmes yeux pour lesquelles il en a tant voulu à son grand frère pendant toutes ces années.

— J'sais même pas si je dois t'embrasser ou te serrer la main. J'espère que tu pourras me pardonner mes erreurs passées. Ma foi, de l'eau a coulé sous les ponts...

Et les deux frères se prirent dans les bras, vécurent comme des enfants et firent beaucoup d'heureux. Fin ! Une résolution un peu vite expédiée sur les dernières lignes, à peaufiner sans aucun doute mais bon, trois pages au maximum... souviens-t'en ! Sur le fond, un récit un peu trop personnel ? Tant pis... Après tout, on écrit pour goûter une nouvelle fois à la vie. Et pour la chute, quelque chose de plus inattendu peut-être ? Non, non... Comment dit-on déjà ? Ce n'est pas la destination qui compte mais le chemin parcouru. « Le chemin parcouru », en voilà un titre intéressant. Ni trop prétentieux, ni trop épuré. À voir. Bientôt onze heures, il est temps d'y aller.

— Les enfants, on va retrouver maman. En route!

Comme hier, de la pluie, encore et toujours. On peut oublier la plage pour aujourd'hui.

— Alessandro, aide ton petit frère avec sa ceinture.

Sur la route, les voitures peinent à suivre le marquage au sol, j'en veux pour preuve le conducteur derrière nous qui ne cesse de mordre à gauche. Amateur de blagues Carambar, je m'empresse de le décrire à mes enfants comme un véritable « maladroite », ce qui les amuse. Pour autant, dans quelques minutes, les rires vont s'estomper et de « maladroite », il passera au rang de sauveur.

Sous une pluie battante, deux bruits stridents deviennent coup pour coup les artisans d'un frisson qui traverse tout mon corps. Le premier, un grand « Boom! » retentit dans toute la voiture. Le second, un grand « Aaaaah! » fait écho dans mes oreilles. Le maladroit de derrière vient de nous percuter et les enfants réagissent en conséquence. Pas de blessé mais une voiture qui termine sa route contre la grille de protection d'un parc. « Si tu touches du bois, ce n'est peut-être qu'un arbre après tout », disait mon père. Pas cette fois, fort heureusement. Il est onze heure trente-cinq minutes et j'ignore encore que cet accident vient de nous sauver la vie, à moi et mes enfants.

Sur le bas-côté de la route, les cris des enfants sont masqués par la pluie torrentielle qui s'abat sur le pare-brise de la voiture. Alors que le maladroit toque de manière frénétique sur la vitre du conducteur, mon portable se met à vibrer, laissant apparaître une photo de ma femme avec mes deux enfants. Soudain, un nouveau « Boom ! » mais d'une toute autre ampleur cette fois-ci. Un bruit assourdissant, une explosion telle qu'elle laisse tout le monde sans voix. Dès lors, plus de claquements sur la vitre, plus de cris à l'arrière de la voiture, seule règne une incompréhension générale.

— Papa, qu'est-ce que c'était?

Comme à chacune de leurs questions existentielles, je prends une grande inspiration puis me contente de leur sourire. En ouvrant la portière, j'aperçois plusieurs personnes courir en plein milieu de la route, tous dans la même direction. À en juger par toutes ces voitures immobilisées autour de nous, les autres doivent être comme paralysées au volant. Dans ce chaos, je cherche à m'avancer pour y voir plus clair mais l'incompréhension ne fait que grandir. Un peu plus haut, le pont semble momentanément inaccessible, sûrement pour des travaux de maintenance. Pas de quoi créer une telle panique, et pourtant... En avançant sur le côté de la route, un homme en imperméable jaune nous fait de grands signes. Autour de lui, les gens ne cessent de s'agiter, comme cet homme, un téléphone à la main, qui crie de toutes ses forces avant de se décomposer comme un sac que l'on vide. Un peu plus haut sur le trottoir se trouve une femme, le visage et un genou à même le sol détrempé, qui semble comme vidée, physiquement mais aussi émotionnellement. Alors que je continue d'avancer, mon téléphone vibre à nouveau, je réponds. Dans mon oreille, la voix de ma femme. Au loin, une vision d'horreur. Une rangée de voitures jusqu'à l'entrée du pont Morandi puis plus rien. Le vide. Je reste figé, comme ce pont qui n'est pourtant plus. Je reste figé, pendant un moment, comme suspendu dans le temps. Je pense avoir trouvé le titre de mon histoire.

L'éclat d'un ciel bleu / Le goût de tes lèvres / Traçent mon chemin -Basho

Chaque mot est à ce que j'écris comme l'une de ces bandes jaunes discontinues sur la route. Des fragments qui, aboutés à la suite les uns des autres sur des kilomètres de pages, fraient notre chemin et écrivent notre histoire. Me sentant tourner en rond, il me fallait filer droit le long de ces lignes pour écrire la mienne, dont voici un extrait :

Nous nous dirigeons maintenant sur ce serpent de bitume se faufilant entre les forêts éparses. Ella, fortuite et heureuse rencontre de route, - comme on croise parfois des biches sur la chaussée - m'accompagne. Nous ne cherchons rien en s'enfonçant dans cet horizon vaporeux qui s'étale sur ces kilomètres de route. L'itinérance donne seulement aux songes une perspective que l'immobilité ne permet pas. Une fois arrêtés, nous déplions sur le capot la carte de l'île, 460 kilomètres réduits à l'échelle d'une longueur de bras. Je laisse mon doigt glisser sur cette maille de parallèles et imagine toutes les pistes sinueuses tissant la trame planétaire. Il n'y a qu'une seule frontière en laquelle j'aimerais croire : l'humanité. Ella sort deux dés du fond de sa poche. Et si nous tirions nos destinations au hasard? On quadrille alors la carte en multiples de six dans l'espoir de découvrir autant de faces que l'île peut nous offrir. Une règle seulement s'impose : nous devons nous plier aux dés - Alea jacta est. De la montagne nous ne tardons pas à passer à l'océan. Les aigles se muent en goélands, et le roc devient sable. Pour atteindre ce coin par les dés désigné, la Pacific Rim Highway creuse sa voie dans une sylve dense et grasse que lichen et fougères avalent presque complètement. Au détour de quelques virages, celle-ci débouche sur un petit village portuaire.

En route, on s'arrête à Cathedral Grove, le vestige de générations séculaires de pins de Douglas, un bois d'oeuvre beaucoup utilisé pour les constructions navales et la charpenterie. Une travée mène au coeur de ces géants solennels qui regardent passer les petits hommes à travers les âges. La majorité des forêts primaires de l'île à été transformée en tabourets. Le bois du pin de Douglas est imputréfiable, et résiste, placide, aux centaines d'hivers successifs. Mais il courbe l'écorce sous le vent avare de l'industrie forestière. Je me remémore le temps écoulé dans ce lieu avec Olivier quelques mois plus tôt. On saisit rarement l'intégralité de ce qui passe sous nos yeux. Puis, on refaçonne cette vision dans un souvenir presque intact. C'est à ce moment que l'on prend conscience de la beauté d'un instant passé dont l'on n'a su saisir l'essence. On vit deux fois : d'abord, on en fait l'expérience physique. Ensuite, on remanie la mémoire de celleci autant qu'il nous plaît de s'en souvenir, ou nous l'oublions. Retourner à un endroit, c'est l'appréhender encore, c'est repeindre notre souvenir, en redessiner les contours, y ajouter des nuances. Ainsi, on aime se rendre aux endroits déjàvus, certains par facilité, d'autres par soucis de ne pas laisser s'échapper les détails.

Le lendemain, peu décidés à reprendre la route sans s'attarder sur ce petit port, nous faisons un déverrouillage matinal en courant sur la côte. A travers la literie duveteuse du feuillage, nous dénichons une crique étroite. Le substratum minéral déchiquète son drap de sable blanc comme l'aiguille tremblante d'un vieux couturier. Les yeux brûlants d'Ella semblent me lancer un « Je te défie ». Au pas de course, nous ôtons nos habits, et plongeons nus dans les quelques degrés de l'écume hivernale. Picotements. Frais comme des flétans, pleins de sable dans les chaussettes, nous retournons à la boulangerie du village déjeuner des rouleaux à la cannelle fumants. Puis nous repartons marcher encore le long des plages sur

des kilomètres et des kilomètres, pour faire le tour de cette île comme on encadrerait un tableau impressionniste.

Le soir même, de retour sur le continent, comme pour prolonger une journée que l'on ne voudrait pas voir se finir, Ella et moi discutons interminablement en mêlant nos corps au dialogue. A la mi-nuit un bus l'attend à la station centrale, avant de descendre sur Seattle, tandis que je traverserai la province. De ce carrefour des destinées, vient le moment de suivre des routes qui nous éloignent. Une dernière fois, nous échangeons sur l'issue de notre relation. Elle invoque avec réalisme l'arythmie trépidante du voyage et sa délicate conciliation avec un amour à distance. Son pragmatisme ne semble pas être celui de ceux qui s'aiment. Ce mot réalisme m'énerve. Est-ce se résigner à ce que l'on croit possible, à ce qui se conforme à ce qu'il doit être ? Renonce-t'on à un projet parce que justement il n'existe pas déjà ? Renonce-t'on à un but parce que la route pour y parvenir est périlleuse ? Dans-ce cas je préfère ne pas être réaliste. Avec l'idéalisme, ils forment un mauvais couple. Je m'efforce de garder en bouche un dernier instant la longueur charnue de ses lèvres, avant qu'elle ne s'évanouisse. Maintenant qu'Ella est partie, mes larmes s'égarent comme la sève d'un arbre coupé. Son départ lève un voile sur mon insuffisance. J'avais tout. Je suis seul. Seul, je ne suis rien. Je devrais reprendre la route, « aller de l'avant » comme on dit. Mais notre cadence éfrénnée dont je suis dorénavant l'unique maître, n'est plus adaptée à mes émotions léthargiques qui, elles aussi, m'échappent. Je dors finalement plié en quatre dans ma petite voiture, échoué lamentablement dans cet aquarium de condensation. Heureusement, amour et fatigue sont des ivresses qui ne ne cognent pas la tête au réveil.

Aujourd'hui, j'ai délaissé l'automobile pour prendre le Rocky mountaineer. Le trajet dure vingt-deux heures, tirées en longueur par une locomotive diesel fatiguée. Ce n'est pas assez pour se lasser de ce paysage splendide tranché en deux par un rail. Je débarque à Jasper. La machine s'arrache lourdement puis rapetisse avant de n'être plus qu'un point noir. Je reste seul à quai. On sait où aller jusqu'à ce que l'on parvienne à destination. Arrivé, on se voit déjà ailleurs. C'est cette intranquillité curieuse qui fait que le voyageur en est un. Pourtant le nomade écume les lieux pour se construire à partir des idées venues d'ailleurs ; il n'édifie rien et plie bagage aussitôt qu'il est à court de matériau. Il fuit, continuellement animé par la quête de terres fécondes aux idées, mais n'en cultive jamais les fruits. Maintenant que je suis planté là, j'ai beau rêver d'ailleurs, mais dans l'immédiat je dois trouver une place où dormir dehors, sans toit, ni toi. Demain, il me faudra reprendre la route. Comme si au fur et à mesure que j'avalais des paysages pour me nourrir de leur variations, le vide qui subsiste en moi finirait par se remplir.

J'ai décidé d'aller en Alaska, « La dernière frontière ». La seule chose que je sais pour l'heure : le 1er mars, quand le soleil sera au nadir, un voilier de 30 pieds m'attend au port de Seward. L'Alaska, « Grande Terre », de l'aléoute alaxsxag, désigne littéralement l'objet vers lequel l'action de la mer est dirigé. La toponymie en dit long sur le rapport houleux autant qu'osmotique qu'entretiennent les indigènes avec la mer. Le mot résonne comme une musique grelotante, une glaçante assonance. C'est en lisant sur le panneau d'affichage des trains : ANCHORAGE que ma peau est parcourue d'un frisson. L'Alaska, ce refuge de parias déçus et de nantis repus en quête de transcendance. Une nature à la fois prédatrice et nourricière, dont le pouvoir est de décider de la durée du répit qu'elle accorde aux hommes. A ce propos, London et Krakauer auront servi sur la table de mon imaginaire des ouvrages mitonnés d'un romantisme sauvage. Pourtant voilà l'apanage de l'homme des bois contemporain : une Remington 870, un pickup, un peu de cran façonné par une jeunesse menée rudement plus que rondement, et une bière dans le vide poche. Depuis sept heures du matin, j'attends au bord de cette nationale qui s'échappe des périphéries d'Anchorage. À l'est, Les montagnes de Chugach demeurent tels des géants endormis, couverts d'une congestion de cumulus grisâtres. Vers l'ouest, un virage vers l'inconnu qui m'attend : le Pacifique Nord. Entre ces deux points cardinaux - terminaux terrestres - un autre point : moi. Le centre d'un monde. À ce moment le soleil pudique sous ces latitudes, surgit, mis-à-nu. Les rayons pénètrent toutes les surfaces affamées de chaleur par la longueur des mois hivernaux, s'immiscent dans les moindres irrégularités du bitume. Les routes et les trottoirs torturés, craquelés avec violence, ressortent au printemps vainqueurs d'une lutte contre le gel. Puis me voila, quelques heures plus tard, embarqué sur ce voilier, par ces amis que je ne connais pas, mais qui sont les amis des amis de mes amis (c'est mathématique). Fruits empiriques d'années passées à écumer les routes maritimes, notre capitaine regorge comme une éponge d'anecdotes et d'apprentissages qu'il déborde généreusement de transmettre. Car le bon sens de la terre n'est pas celui de la mer. C'est ainsi que le vieux devient sage : par expérience.

Je profite du paysage glissant sous mes yeux qui n'en retiennent que l'étendue. L'étrave du monocoque fend un plan d'huile et des grappes de kelp. Le littoral verdoyant coupe l'horizon en deux, tandis que scintille le bleu céruléen et limoneux de l'eau, criblé de méduses comme des étoiles dans le ciel des poissons. Et là-haut des cirrus s'étalent en longues algues blanches. Une maison à la toiture rouge flambant neuve que l'on a posée sur la berge, se tient là, à la croisée des mondes. La terre, ce bord noir du monde bleu. Assis sur la plage avant du bateau, j'écris à la lumière du soleil fébrile, ce disque orangé lançant comme des feux de détresse ses dernières lueurs, avant de disparaître dans les draps ondulés de l'océan. Un phoque passe, sort sa tête intriqué et l'air avenant. puis replonge. Ici, l'ennui est un luxe, un contrepoint à l'exubérance d'une modernité trop sollicitante. C'est un laboratoire d'expérimentation de l'espace temps. Le temps se dilate, les secondes s'allongent, vraiment, on peux y caser beaucoup plus de pensées, de visions qu'en une seconde éclair. Comme un kilo de plume vaut un kilo de plomb, les deux n'occupent pas le même volume. Une seconde étirée est un contenant bien plus spacieux qu'une seconde écrasée. Ou peut-être que la perception du temps qui s'écoule dépend de la masse d'informations qui retient notre attention. De la même manière l'espace subit la relativité. Un kilomètre à pied (ça use les souliers) ou en bateau, se compose d'infiniment plus de détails qu'un kilomètre en avion.

Plusieurs fois, je repense à Ella. J'aurai souhaité qu'elle soit là pour partager cette profondeur de champ, ce silence, cet attrait pour ce qu'il se cache derrière la montagne, ici ou là que nous ne connaitrions pas. Puis, elle demanderait « On y va ? » et nous aurions goûté ensemble au goût doux-amer de l'aventure ! J'aurai voulu aussi partager ces petites couchettes, l'un contre l'autre serré comme des sardines, bercé par la houle, dans l'humidité, la promiscuité, le froid, respirer ensemble notre air confiné et son odeur imprégnée dans mes habits.

Sur l'eau, notre coquille de noix suit son cap. Et puisque la vie a commencé avec l'eau, je boucle ce récit en y demeurant. La route, comme une courte vie tumultueuse, me porte d'un rivage à l'autre de ce fluide matriciel. Qui sait de quoi se composera l'itinéraire suivant...

Un mécanicien tatoué raconte À dix-sept ans embarqué à Brest Parti toujours à l'est par le canal de Suez Un jour par l'ouest il redécouvre Brest Et toi et moi quel désordre elle nous promet La rondeur de la Terre?

-Daniel de Roulet

« En Route »

Ce matin, quand je me suis réveillé le soleil était absent. À sa place, juste une lumière laiteuse qui suintait entre les lames de mes stores entrebâillés. Je me suis levé. Mon dos a craqué, mes genoux ont couiné et j'ai cligné des yeux quand le néon s'est allumé. J'ai bu un verre d'eau au goût de plastique, puis ai englouti un yoghourt sans trop y penser. Avait-il seulement un parfum ? J'ai fait ma toilette sans trop y penser non plus, me suis habillé sans vraiment porter attention à l'harmonie générale. Dehors, tout est gris, le ciel, les arbres, la terre et, bien sûr, la route.

Faire du vélo pour aller à mon boulot est presque devenu une deuxième nature. Je n'y pense plus non plus. Il y a ceux qui vous disent que de se lever et de sortir sans boire un café leur semble impossible. Plus prosaïquement, moi je trouverais encore plus irréel le fait de ne pas mettre de culotte avant de quitter la maison. Tout ça pour dire que mon vélo, c'est un peu comme une culotte. Dans cette logique et selon ce même point de vue, je pourrais dire - juste pour pousser la chose un peu plus loin - que de mettre mon casque c'est un peu comme une énième culotte.

Bref, aujourd'hui, ça m'a sauvé. Pas la culotte, hein! Mon casque, pardi! Et quand je dis sauvé, ce n'est pas à la légère. Sauvé avec un grand S. Mais pour ça, il faut que je vous explique un peu le contexte, le background comme disent les anglophones. Donc, réveil, déjeuner, ciel gris, toilette, vélo, tout ça c'est clair, non? De toute façon, dans cet ordre ou dans un autre ça n'a pas beaucoup d'importance. Suite à cela, j'enfourche mon vélocipède, trois coups de pédalier, j'arrive au boulot, donne mes cours – je suis prof, enfin enseignant, prof il paraît que cela fait pédant – regarde mes élèves socialiser aux pauses devant leur écrans pour parler à leurs « amis » de la classe d'à côté, me demande comment on a pu en arriver là, finis ma journée, dis au revoir à mes élèves en me postant à côté de la porte tout en les regardant dans les yeux et compte le nombre de réponses . . . une, deux, . . . pour aujourd'hui ce sera deux!

Quelques photocopies plus tard, je reprends ma bicyclette, m'élance sur le bitume et suis machinalement ce long fil gris qui doit me mener à la maison. Mais pour une fois, je décide de prendre une variante. Un chemin qui passe près des champs. Et c'est là qu'arrive l'inattendu sous la forme d'un caillou inconnu dans ce vaste panorama de l'habituel et de l'évident. Résultat, je chute. Enfin *chuter* c'est pour reste poli. En fait, je me casse la gueule, je m'éclate lamentablement, je chois tel un gros fruit mûr, sans aucune élégance. Même pas eu le temps de mettre les mains pour amortir quoi que ce soit. La gueule en avant ! Une moitié sur l'asphalte, l'autre sur le bas côté herbeux.

Mon casque s'est fendu en deux à cause du choc. Quant à ma tête, miraculeusement, rien! Je ne sais pas si j'ai perdu conscience un bref instant, mais quand je rouvre les yeux, j'ai devant moi, en rase-motte, le spectacle complètement désopilant et incongru d'un scarabée qui cahote sur le revêtement goudronneux de la chaussée. Il claudique grotesquement sur ce terrain si lisse à nos yeux, et pourtant si inégal pour un avorton avec ses proportions. À sa décharge, il est vrai que quand on fait trois centimètres toutes

pattes écartées, châque grain du macadam devient un rocher plus ou moins plat, séparé des autres rochers plus ou moins plats par une faille dans lequel il est très simple de se coincer un membre. Certains insectes semblent totalement adaptés à leur milieu. Ils sont rapides, trépidants, vifs comme l'éclair et doués d'une mobilité à faire pâlir un chewing-gum. L'individu devant moi n'a rien de tout cela. Bien au contraire, il semble coincé dans une carapace trop petite pour lui et dont les articulations donnent l'impression de manquer d'huile. De plus, avec ses cornes, ses griffes et ses éperons celui-ci n'est pas forcément très engageant, même s'il est vrai qu'il ne manque pas d'un certain éclat selon l'angle d'attaque du soleil.

Ce petit monsieur me passe donc sous le nez, tout occupé qu'il est à atteindre le bord de l'herbe quand soudain, un gravier plus vicieux que les autres, lui fait perdre l'équilibre et c'est la chute. Le pauvret se retrouve sur le dos, élytres plaqués au sol, à gesticuler comme un malheureux. Ses petites mandibules lancent-elles de ridicules et inutiles appels à l'aide ou bien dégorgent-elles de terribles imprécations contre le sort ? Quoi qu'il en soit, sans vraiment réfléchir au pourquoi, j'approche mon index afin de lui donner une petite impulsion pour le remettre en route. Or, inopinément, c'est tel un naufragé du radeau de la *Méduse* que ce petit cuirassé s'accroche à mon doigt. J'ai beau tourner ma main dans tous les sens, ce damné coléoptère refuse de me lâcher. Tout d'un coup, il s'arrête, fait bouger ses palpes et me fixe comme seul un insecte peut le faire : intensément, donnant l'impression un peu cocasse d'être fixé par un individu souffrant de strabisme.

À ce moment, sans crier gare, il déploie brusquement son caparaçon et fait apparaître des ailes surprenantes de délicatesse qui, par le jeu des lumières étincellent de mille feux et le projettent dans les airs. Dessinant quelques cercles, il effectue un vague looping qu'il rattrape de justesse en rebondissant dans les rayons de la roue de mon vélo, me rase les oreilles en manquant de se prendre dans une touffe de cheveux, et vrombit avec l'air de dire, « Allez, debout, qu'est-ce que tu fais encore par terre, en route! ».

Mon vélo a une roue tordue. J'ai déchiré mon pantalon à la hauteur du genou et un peu de sang goutte le long du tissu. Ça brûle un peu, mais dans le fond, j'ai plutôt eu de la chance. Je relève la tête. Face à moi, je découvre avec stupéfaction un champ de blé qui ressemble à une mer d'or parcourue par les longs doigts aériens d'une fée. Au centre de cette étendue scintillante, un chêne, gros îlot de verdure aux bras gorgés de sève. À l'arrière, là où se découpe la ligne d'horizon, le Jura laisse désormais apparaître quelques rayons de soleil à la lumière réconfortante. C'est vrai que le printemps est déjà bien engagé! Y aura-t-il des hannetons cette année? J'enjambe mon vélo, agrippe les cornes de mon guidon et pousse avec vigueur pour reprendre la route et faire face à la pente. Mes genoux couinent, comme s'ils manquaient un peu d'huile, mais j'avance. Demain, à l'école, je pourrais changer de lecture. Et si j'essayais *Kerouac*!

Participez au prochain concours d'écriture de la Ville de Lancy!

Plus d'informations sur www.lancy.ch